



HAL
open science

Note de Lecture, autour de Đinh Trọng Hiếu & Emmanuel Poisson, Le bambou au Vietnam. Une approche anthropologique et historique, Paris : Hémisphères Éditions & Maisonneuve & Larose Nouvelles Editions, coll. “ Asie en perspective ”, 2020, 289 p., 175 ill., ISBN 978-2-37701-064-6.

Bernard Sellato

► **To cite this version:**

Bernard Sellato. Note de Lecture, autour de Đinh Trọng Hiếu & Emmanuel Poisson, Le bambou au Vietnam. Une approche anthropologique et historique, Paris : Hémisphères Éditions & Maisonneuve & Larose Nouvelles Editions, coll. “ Asie en perspective ”, 2020, 289 p., 175 ill., ISBN 978-2-37701-064-6..
Moussons : recherches en sciences humaines sur l’Asie du Sud-Est, 2021. hal-03048538v1

HAL Id: hal-03048538

<https://hal.science/hal-03048538v1>

Submitted on 9 Dec 2020 (v1), last revised 9 Dec 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Đinh Trọng Hiếu & Emmanuel Poisson, *Le bambou au Vietnam. Une approche anthropologique et historique*, Paris : Hémisphères Éditions & Maisonneuve & Larose Nouvelles Editions, coll. « Asie en perspective », 2020, 289 p., 175 ill., ISBN 978-2-37701-064-6.

Bernard Sellato*

1. Les bambous sont-ils des herbes, comme les définissent les botanistes, ou bien des arbres, comme semble fermement l'envisager la langue vietnamienne ? Grave question existentielle, soulevée ici dès les préliminaires. Ignorantes de la nomenclature binominale linnéenne autant que des principes de classification de Brent Berlin (1992), certaines taxonomies de sociétés traditionnelles, comme à Bornéo, qui partagent volontiers leur monde végétal entre « arbres » et « herbes », éludent cependant la question épineuse du statut des bambous en en faisant une catégorie à part, qui se justifie de soi-même par l'aspect physique de la plante, la multitude de ses espèces et, plus important encore, la multitude de leurs usages au quotidien – une autre catégorie spéciale, et pour des raisons tout à fait semblables, inclut les rotins et autres lianes.

En effet, c'est notoire, plus une plante (ou un animal) est utile à la communauté, plus le corpus lexical la concernant est vaste et riche. C'est la matière de la première partie de ce livre (pp. 13-95), fondée sur « [u]ne recension terminologique la plus exhaustive possible [qui] permet [...] de cerner non seulement l'identification de la plante, mais encore chaque geste technique pour l'appropriation du végétal en question » (p. 10). Un travail de bénédictin dans d'anciens ouvrages lexicographiques en vietnamien romanisé et en démotique, dont les auteurs ont extrait un ensemble de vignettes culturelles autour du bambou (Chapitre 1), depuis le paysage villageois (référence est faite à Pierre Gourou) jusqu'à la production littéraire, en passant, curieusement, par des considérations sur les méthodes préhistoriques de découpe de la plante (référence au fameux « galet aménagé » hoabinhien).

Le chapitre suivant s'attache à repérer et à dater les termes relatifs au bambou et à ses usages au travers des péripéties historiques du passage du vietnamien, langue orale, à l'écrit par l'emprunt de caractères du chinois classique, l'insolite processus de dimidiation, la création de caractères nôm à partir du XI^e siècle (si j'ai bien compris, ce qui n'est pas du tout certain) et, au XVII^e siècle, l'élaboration du vietnamien romanisé et du *Dictionnaire* d'Alexandre de Rhodes – qui offre un intéressant inventaire de tels termes (pp. 31-32).

S'ensuit (chapitre 3) un grand tour des usages du bambou en fonction de ses qualités et de sa découpe : usage, d'abord, de la plante sur pied, puis de la plante coupée et, enfin, débitée en lanières à tresser ; matériau de construction, le bambou est soumis à une lente macération dans l'eau, qui le rend résistant aux insectes ; tressé en vannerie, il est traité par fumigation. On devrait, évidemment, écrire « les bambous », tant leurs caractéristiques varient avec les espèces. Je n'entrerai pas plus avant dans le détail des nombreuses et fines descriptions, agrémentées de photographies et de dessins, sauf pour m'émerveiller et m'ébaudir du génie humain qui imagina de cette plante tant d'usages surprenants.

Un bref chapitre 4 rassemble des références à la symbolique du bambou telle qu'elle transparait, par bribes disséminées, dans des textes historiques et littéraires, ainsi que dans la culture populaire, le folklore et les dictons, sans qu'il semble pourtant s'en dégager des traits cohérents. Egaré dans ce chapitre, un fascinant encadré sur la rare, parfois séculaire, floraison *cum* fructification des bambous, inéluctable prélude à la mort de l'individu ou du bouquet ou

bosquet concerné (je n'aime pas le terme, pourtant sans doute plus correct, de « touffe ») et, peut-être aussi (?), à la disparition planétaire totale et définitive de son espèce.

Le suivant, « Bambou et pouvoir », relève de la même méthode : un long travail systématique, certainement fastidieux, d'orpailage des sources susmentionnées, principalement des annales, pour y repérer tout ce qui se rapporte au bambou, suivi d'un classement thématique des pépites exhumées. Nous sont livrées des informations sur le bambou dans les rituels impériaux et les réjouissances publiques ; dans le fonctionnement de la bureaucratie impériale (fiscalité, dispositifs de contrôle, infrastructures publiques) ; et dans ses usages militaires.

La longue seconde partie, « Iconographie du bambou » (pp. 97-239), est surtout centrée sur le nord du Vietnam et s'appuie pour l'essentiel sur les planches de dessins de l'ouvrage publié en 1909 par Henri Oger, *Technique du peuple annamite* (l'Annam désignait alors, à la fois, l'ensemble des trois régions du Vietnam et sa région centrale, et Annamites leurs habitants). Henri Joseph Oger (1885-1936 ?), dont on connaît au demeurant fort peu de choses (voir Huard 1970), fut un élève de Sylvain Lévi et de Louis Finot, passa au Tonkin ses deux ans de service militaire (1908-1909) et s'y employa à parcourir les rues de Hanoi et de ses faubourgs, en compagnie d'un dessinateur vietnamien, pour saisir tous les aspects des « industries et commerces » et de la vie privée et publique de l'époque. En est issu cet ouvrage, *Technique*, imprimé à moins de 60 exemplaires, avec ses 700 planches regroupant plus de 4000 gravures. Un « inestimable trésor » qu'Henri Oger légua au peuple vietnamien, selon les mots d'Olivier Tessier qui, un siècle plus tard, avec notre bon collègue Philippe Le Failler et le centre de l'École française d'Extrême-Orient (ÉFEO) de Hanoi, mettait à la disposition du public une nouvelle édition intégrale. C'est donc de ce fabuleux inventaire des techniques annamites que sont issues les entrées concernant, de près et de loin, le bambou et ses usages : environ 110 vignettes, d'une page en moyenne, combinant dessin, parfois une photo, et commentaire linguistique et technique explicatif.

En un plus mince pendant (pp. 219-231), la « deuxième sous-partie » de cette seconde partie s'intéresse au sud du pays, à l'École d'Art de Gia Định, à ses artistes et à leurs œuvres, spécialement, on l'aura subodoré, lorsque celles-ci se rapportent au bambou. Cette école de dessin, fondée en 1913 à Saigon, puis renommée École des Arts appliqués en 1940, est aujourd'hui l'université des Beaux-Arts d'Hô Chi Minh-Ville. Dans les années 1930, sous la direction de Jules Gustave Besson, les élèves de l'École furent envoyés à la campagne pour documenter la vie des villages. Les dessins réalisés par ces jeunes talents, dont l'intérêt, dit-on, dépasse le cadre ethnographique, furent rassemblés en une massive *Monographie dessinée de l'Indochine*, publiée en 1935 – en six volumes pour la Cochinchine, quatre pour le Tonkin, un pour l'Annam et deux pour Cambodge et Laos –, enrichie d'une préface de Louis Malleret, archéologue et futur directeur de l'ÉFEO. Des 240 planches lithographiées consacrées à la Cochinchine, une douzaine est présentée ici, de style varié mais de bonne facture, contrastant avec les vignettes croquées à l'arrache qui les précèdent. (Voir la recension d'un autre ouvrage sur un sujet similaire, *Estampes du Viêt Nam*, dans *Moussons* 30.)

Un court chapitre 10, « Actualité du bambou », fait le point de la disparition et de la survivance de certains types d'objets et souligne l'attention récente accordée au Vietnam, comme ailleurs en Asie du Sud-Est, à ce matériau de construction « vert » et politiquement fort correct (à noter également, pour les sportifs branchés, un vélo biodégradable, p. 236 ; voir aussi The International Network for Bamboo and Rattan, <https://www.inbar.int/>, et d'autres organisations vertes de promotion de l'usage du bambou).

Une « conclusion » de deux pages aborde, finalement et presque à regret, des considérations esthétiques : le paysan vietnamien ne chercherait pas à faire du beau, il fait du tout-venant utilitaire, bref, du moche ; aux yeux des auteurs, comme sans doute à ceux des amateurs d'artisanat étrangers à cette culture rurale, seule sa patine d'usage conférerait à l'objet de bambou un semblant de grâce. La raison, historique, en serait qu'un artisan capable de créer de beaux objets et insoucieux de dissimuler son talent était bientôt approprié par les mandarins pour leur service. Ou peut-être ceci est-il plutôt dû à l'humble statut du bambou ?

Si l'approche interdisciplinaire déclarée de l'ouvrage – historique, linguistique, botanique, ethnographique – convainc, la lecture du dernier paragraphe laisse entendre que le bambou, en fait, n'est qu'une grande herbe toute simple, assez quelconque, et qu'en comparaison d'un arbre, « un vrai arbre » (p. 244), il ne vaut pas un clou rouillé. Une herbe ordinaire dont on fait des objets moches ? Pourquoi, alors, lui consacrer un livre ? Privilégiant explicitement une vision documentaire encyclopédique à vocation d'exhaustivité plutôt qu'une analyse, ce livre soulève pourtant, peut-être seulement en passant, comme par inadvertance, certains points, inspirant à ma langueur chronique de confiné comorbide un développement qui devrait permettre au bambou d'échapper à sa triste condition et de redorer son blason.

2. D'entrée de jeu, *Le Bambou au Vietnam* invoque Pierre Gourou (p. 14), comme je l'ai signalé plus haut, et dans la notice en dos de couverture, qui qu'en soit l'auteur, apparaît l'expression « civilisation du végétal » (voir Gourou 1948). Le fait est que, par son thème et son contenu en forme d'inventaire, il soutient l'impression que l'univers des paysans vietnamiens des deltas et des basses plaines est puissamment dominé par le végétal, tout comme le serait celui des Jōrai montagnards étudiés par Jacques Dournes (en bibliographie). Si les premiers désignent le règne végétal par l'expression *cây-cỏ*, « arbre-herbe » (*Le Bambou*, p. 9 ; et Dournes 1968 : 148), les seconds utilisent *kôyau-ale* (« bois-bambou », *ibid.* : 90, 137), en particulier dans le cadre de ses interactions avec l'homme. Pour autant, la belle étude de géographie humaine et d'ethnobotanique de Dournes ne semble pas porter une attention spéciale aux bambous.

Après son fameux ouvrage classique, *Les Paysans du delta tonkinois* (1936), Gourou proposa en 1948, comme une « clef de l'explication géographique », le concept de « civilisation », envisagée comme l'ensemble des techniques d'exploitation de la nature (et des rapports entre société et environnement naturel ; voir aussi l'idée de « berceau cultural » de l'agriculture de Jacques Barrau 1974) et des techniques de contrôle territorial (et, donc, des relations sociales), un concept que Georges Condominas (1972) rapprocha de celui de « culture » chez les ethnologues. La civilisation chinoise, incluant l'Annam, est ainsi une « civilisation du végétal », au sens où la vie matérielle y repose sur l'utilisation des ressources du monde végétal, « comme l'alimentation, le travail, l'outillage, l'habitation le démontrent » – ce que démontre aussi bien *Le Bambou* pour le Vietnam –, tandis que ressources animales et minérales y sont négligées. Les Chinois, pour 98 % de leurs calories alimentaires, sont des végétariens, déclare Gourou (1948 : 387-388). Ce dernier trait, cependant, ne vaut que pour les régions de basses terres, à très haute densité humaine, où ni la chasse ni l'élevage n'est une option ; dans les hautes terres, à population rare et éparpillée, qu'étudièrent Dournes et Condominas et dans bien d'autres régions sudestasiatiques, les humains partagent leur vaste espace forestier avec une abondante faune sauvage, dont ils prélèvent une quantité notable de calories.

Quoi qu'il en soit, après les années 1960, Gourou se désintéressa de l'idée de « déterminisme de civilisation », qui tomba en désuétude. Le « paradigme civilisationnel » et le concept même

de « civilisation » en géographie furent peu à peu abandonnés, au bénéfice des termes de « culture » et de « société » (Bruneau 2010). Malgré la persistance de son pouvoir évocateur immédiat dans le langage courant, le concept de « civilisation du végétal », comme vidé de sa substance scientifique, fut largement délaissé par la littérature géographique.

Il ressurgit au début des années 2000 dans la littérature archéologique, en une tentative de rapprochement disciplinaire avec la géographie, notamment dans les travaux d'Hubert Forestier, du Muséum national d'histoire naturelle, sur l'Asie du Sud-Est insulaire, une région du monde parmi les plus riches en plantes utiles, comme l'avaient souligné André-Georges Haudricourt et Louis Hédin (1943 : 160). Par une approche ethnographique des techniques d'acquisition chez des peuples vivant en forêt tropicale, ceux de l'île de Siberut, à l'ouest de Sumatra, Forestier s'est intéressé aux outils et aux armes faits en matières végétales, qui ne figurent plus dans l'inventaire des fouilles archéologiques que comme objets « fantômes », aux côtés d'artefacts de pierre. C'est dans cette dichotomie lithique/lignique (en référence à Alain Testart 1977) que reparait le bambou, comme matériau de choix pour la manufacture d'instruments d'acquisition, dont l'efficacité n'est plus à démontrer et qui ont pu nourrir un comportement technique original (Forestier 2003 : 318-321 ; sur le rôle crucial du bambou dans la création d'outils, voir également Pope 1989).

Le Hoabinhien (Colani 1927) est un faciès paléolithique sudestasiatique à cheval sur la limite du Pléistocène et de l'Holocène (de *ca* 30 000 BP à *ca* 4000 BP) ; aujourd'hui bien connu sur le continent, beaucoup moins dans l'Insulinde, il est typiquement représenté par des « galets aménagés » (*pebble tools*), de gros outils discoïdes d'apparence archaïque, travaillés sur une seule face. *Le Bambou* et ses auteurs, qui les mentionnent (pp. 20-21 ; l'un d'eux, Đinh Trọng Hiếu, les a lui-même étudiés), proposent qu'ils servaient à couper et à débiter le bambou. Les analyses tracéologiques sur ces galets confirment qu'ils étaient utilisés pour abattre, écraser, gratter, ou perforer des végétaux, ce qui rend d'autant plus flagrante l'absence d'outillage lithique plus léger (lames et pointes) pour la chasse, une activité abondamment attestée par les restes animaux dans les fouilles. Forestier en conclut que, pour tuer et dépecer ces proies, la chasse se pratiquait nécessairement avec des outils pointus et tranchants réalisés en matière végétale périssable (épieux en bois dur, couteaux de bambou), outils désormais « fantômes » (Forestier 2003 : 323. Ces *pebble tools*, alors, auraient plutôt servi à façonner et affûter des outils en matières végétales, dont les usages vont, bien sûr, très au-delà de la chasse (comme *Le Bambou*, pour le bambou, l'expose amplement).

Dans un « dialogue archéologique entre le temps, les techniques et l'espace », Forestier explore donc la « profondeur du présent ». Une corrélation avérée entre l'aire de répartition naturelle du bambou en Asie et l'aire probable de diffusion du faciès hoabinhien suggère, en effet, que ces cultures paléolithiques, particulièrement en milieu de forêt tropicale humide, auraient négligé le développement d'une industrie lithique de lames et de pointes et choisi la « voie du végétal », celle du « bois-bambou » (voir Forestier 2003, 2008, 2020, Forestier *et al.* 2006) – ce qui évoque bien une « civilisation du végétal », qui se perpétua jusqu'au XIX^e siècle chez des peuples de régions isolées, tandis que des techniques lithiques plus avancées se seraient développées ailleurs, en relation avec le recul des forêts et de leurs ressources (mais voir le débat sur la Ligne de Movius, par exemple, Brumm 2010).

3. L'on signalera encore ici, tenue en octobre 2020 au musée du quai Branly dans le cadre de la Fête de la science, une rencontre avec Emmanuel Poisson, l'un des auteurs de l'ouvrage recensé, et Julien Rousseau, responsable de l'unité patrimoniale Asie, autour des usages du bambou au Vietnam. [<http://m.quaibrany.fr/fr/expositions-evenements/au-musee/rendez->

vous-du-salon-de-lecture-jacques-kerchache/details-de-levenement/e/le-bambou-au-vietnam-38812/]. Cette rencontre était accompagnée d'une sortie exceptionnelle d'objets en bambou conservés dans les réserves du musée. Il est possible, en cliquant sur le lien suivant [[Voir les bambous du Vietnam dans les collections du musée sur la base de données](#)], de visionner les 1562 objets en bambou de ces collections.

* Directeur de recherche (émérite), Centre Asie du Sud-Est (CNRS, EHESS, INALCO), Paris.

Références

Barrau, Jacques, 1974, « L'Asie du Sud-Est, berceau cultural », *Études rurales*, 53-56 : 17-39.

Berlin, Brent, 1992, *Ethnobiological Classification Systems: Principles of Categorization of Plants and Animals in Traditional Societies*, Princeton : Princeton University Press, xvii + 335 p.

Brumm, Adam, 2010, « The Movius Line and the bamboo hypothesis: Early hominin stone technology in Southeast Asia », *Lithic Technology*, 35 (1) : 7-24.

Bruneau, Michel, 2010, « Civilisation(s) : pertinence ou résilience d'un terme ou d'un concept en géographie ? », *Annales de géographie*, 674 : 315-337.

Colani, Madeleine, 1927, *L'âge de la pierre dans la province de Hoa Binh (Tonkin)*, Hanoi : Mémoires du Service Géologique de l'Indochine, 14 (1), 86 p.

Condominas, Georges, 1972, « Deux aspects de la civilisation du végétal en Asie du Sud-Est », in *Études de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*, Paris : De Gruyter Mouton, pp. 119-126. [Réédition, 1980, in *L'Espace social. À propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris : Flammarion, coll. « Science », pp. 184-194.]

Dournes, Jacques, 1968, « Bois-Bambou (köyau-ale), aspect végétal de l'univers jörai », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 15 (4-5-6) : 89-156 + 8 planches.

Forestier, Hubert, 2003, « Des outils nés de la forêt. L'importance du végétal en Asie du Sud-Est dans l'imagination et l'invention technique aux périodes préhistoriques », in *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*, Alain Froment & Jean Guffroy (éds.), Marseille : IRD Éditions, coll. « Colloques et séminaires », pp. 315-337.

Forestier, Hubert, 2008, « Les dessous de l'espace. Un dialogue archéologique entre le temps, les techniques et l'espace », *EchoGéo*, 5 : 1-8.

Forestier, Hubert, 2020, *La Pierre et son ombre. Epistémologie de la Préhistoire*, Paris : L'Harmattan, coll. « Cahiers d'anthropologie des techniques », 2.

Forestier, H., D. Driwantoro, T. Simanjuntak, & D. Guillaud, 2006, « Archaeology of the rain forest in Siberut (Mentawai Archipelago, West Sumatra): The paradox of lithic and vegetal technology in past and present times », in *Austronesian diaspora and the Ethnogenesis of*

People in Indonesian Archipelago. Proceedings of the International Symposium, T. Simanjuntak, I.H.E. Pojoh, & Moh. Hisyam (éds.), Jakarta : LIPI Press, Indonesian Institute of Sciences, pp. 119-128.

Gourou, Pierre, 1948, « La civilisation du végétal », *Indonesië*, 1 (5) : 385-396. [Réédition, 1970, in *Recueil d'articles*, Bruxelles : Société royale belge de géographie, pp. 225-236.]

Haudricourt, André-Georges, & Louis Hédin, 1943, *L'Homme et les plantes cultivées*, Paris : Gallimard, coll. « Géographie humaine ». [Réédition, 1987, Paris : Métailié.]

Huard, Pierre, 1970, « Le pionnier de la technologie vietnamienne, Henri Oger (1885-1936?) », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 57 : 215-217.

Oger, Henri J., 1909, *Technique du peuple annamite. (Introduction générale à l'étude de la technique du peuple annamite: Essai sur la vie matérielle, les Arts et Industries du Peuple d'Annam.)*, Hanoi (planches), Paris : Geuthner, Jouve & Cie (texte), coll. « Archives documentaires d'art, d'ethnographie et de sociologie de la Chine et de l'Indochine », 1 vol. de texte, 161 p., 5 vol. comprenant 700 planches 60 x 41 cm (4200 dessins annotés). [Réédition, 2009, préface d'Olivier Tessier & Philippe Le Failler, Hanoi : École française d'Extrême-Orient, 3 vol., 271 p. + 700 p. de planches ; trilingue ; versions papier et électronique.]

Pope, Geoffrey G., 1989, « Bamboo and human evolution », *Natural History*, 98 (10) : 48-57. [Réédition, 1992-1993, in *Annual Editions: Physical Anthropology*, 11/12, Elvio Angeloni (éd.), Guilford, CT : Dushkin Publishing Group, pp. 162-166.

Testart, Alain, 1977, « Ethnologie de l'Australie et préhistoire de l'Asie du Sud-Est : évolution technique et milieu naturel », *Journal de la société des océanistes*, 54-55 : 78-85.